Sur le quai,
ton portrait.

Franck BREANT-DARDANT

Et surtout je n’existe pas

J’attends d’exister,

Je ne suis que promesse.

Maria CASARES

Partie I :

La veille

Le portrait d'un père représente souvent un homme que même son propre enfant ignore. Olivier interroge son père déjà décédé, depuis plusieurs années. Il n'est déjà pas facile de parler à une pierre tombale même si le marbre fait écho. Mais la tâche se complique encore plus, si celle-ci est située à plus de huit cents kilomètres.

Les nuages assombrissent le ciel qu'un vent balaie par rafales brusques. L'orage ne gronde pas encore. Une petite suée déambule sur le front d'Olivier, unique ruisseau de perles humides et salées. Il a conservé sa veste d'été, relevé ses lunettes de soleil sur sa tête, se traîne sur le parvis. Dans la main droite, il consulte ses ultimes messages professionnels. Rien d'essentiel, quelques ordres de ventes à perte et de profits compensateurs. Dans sa main gauche, Olivier a jeté un coup d'œil sur un dépliant de galerie d'art. La petite plaquette montre au verso, dans un petit encart au bas la feuille, le visage de son père peint sur une toile au début des années 1960. Le prospectus est saturé de couleurs sur un fond grisâtre comme pour mieux détacher chaque œuvre exposée et commentée. L'imprimeur a multiplié les photographies pour mieux appâter le client, avec une certaine réussite pour distinguer ce portrait du reste. Olivier se souvient que ce tableau très coloré, à la matière épaisse, aux lambeaux de tissus collés sur la toile s'intitule "Ton portrait". Un lieu et une date ont été crayonnés au dos du tableau : Alger, juillet 1962.

La toile n'est pas signée et son origine plutôt énigmatique. Les questions restent parfois sans réponses au sujet de certaines œuvres et cette peinture accumule les silences. Autant de mystères assaille Olivier depuis quelques mois, au point qu'il en délaisse un peu son travail. Découvrir son géniteur comme sujet d'une

toile au titre si intime le questionnait. Quel était le passé algérien de son père ? A part quelques photos en tenue militaire, Olivier ignorait tout de cette période et il ne s'y intéressait pas.

D'un geste nerveux, Olivier froisse le papier recyclé et mal imprimé, parce qu'il froisse toujours les morceaux de papier depuis l'enfance pour mieux les balancer ensuite à la poubelle. Sauf cette fois ! La poubelle la plus proche déborde de canettes et de morceaux de sandwichs qui attirent une nuée de pigeons ! il n'y a plus aucune place pour incruster ce nouveau détritus au milieu de la cohue volatile. Ça piaille de partout et je ne vous parle pas des fientes qui parsèment le pavé.

Pressé de quitter le décor vertical du parvis et les plumes grises, il presse le pas. La boule de papier froissé s'enfonce dans la poche droite de son pantalon tandis qu'il descend vite les marches de la station de métro « La Défense ». Ce portrait, il a l'envie d'y revenir et de ressasser cette histoire un peu plus tard. Mais il doit d'abord rentrer chez lui. Il tape un message succinct sur son téléphone pour dire à l'autre bout de Paris qu'il a quitté le bureau. Mais Hélène, sa femme, ne daigne pas lui fournir de réponse. Elle fait couler son bain comme d'habitude. Et la chanson de Claude François gagne ses lèvres.

Devant le guichet déjà fermé, Olivier dégaine d'une poche de sa veste, sa carte d'abonnement pour passer le portillon. Il s'amuse souvent de gestuelles enfantines et le tintement sonore électronique lui confirme qu'il a validé son passage vers les bas-fonds blafards. Il fonce. En bas des marches mécaniques, il déboule dans la station qui semble abandonnée. Le quai paraît désert. Quelques pas font écho dans cette caverne de béton, mais le quai est peu fréquenté à cette heure de la soirée. Il n'y a plus qu'à attendre la prochaine rame. Le panneau accroché au-dessus de lui indique dix minutes. Il doit s'occuper.

Depuis son siège vissé au quai du métro, Olivier contemple les affiches vantant les derniers spectacles, les boissons rafraîchissantes et les ultimes jours d'ouverture des expositions avant les fermetures estivales. Sur du carrelage blanc de salle de bain, les murs des stations de métro condensent sur des panneaux publicitaires la vie de ces voyageurs qui ne prennent jamais le temps d'y prêter attention. La décoration bariolée conduit plutôt à l'évitement ou à l'indifférence. Les regards s'y perdent parce que la qualité esthétique des affiches frôle souvent le néant. Tout au plus, Olivier s'attarde sur la seule affiche barrée de feutre noir. Une jeune fille désormais édentée invite à se rendre dans une galerie contemporaine où il ne faut pas confondre l'art avec ce qui n'est pas du cochon. L'humour est mauvais et le nom de la galerie, il ne le connaît pas. Mais dans Paris, les salles et les artistes éphémères pullulent comme les rats. Cette affiche gribouillée l'amène à songer à la nébuleuse Galerie Carton et au bouleversement qu'un modeste projet artistique a foutu dans son train-train de vie bourgeoise.

Depuis six mois, chaque jour de la semaine sauf aujourd'hui, il hante les allées discrètes de cette galerie contemporaine à sa pause-déjeuner. Elle n'est pas très loin de son bureau et l'aller-retour est possible sans que son passage furtif à la cantine d'entreprise soit remarqué. Il n'y allait que pour un seul tableau, au demeurant, cette toile sans grand intérêt artistique sauf de représenter son père comme il ne l'avait jamais vu, ni connu, inquiet et vivant, le regard égaré vers celui ou celle qui le peignait.

La caissière s'était habituée à le voir arriver le midi, les yeux fixes et vides. Elle le regardait du coin de l'œil se contentant d'un café ou d'une bouteille de jus de fruits et devinait un bonjour furtif, à peine soupiré. Malgré son air fantomatique, elle conservait à son égard son sourire de façade, sa tenue professionnelle immaculée, sa distinction d'agent d'accueil aussi photogénique que glacée. Le dragueur minable aurait tenté sa chance. Lui, il ne prêtait aucune attention à

cette jeune femme sculpturale et à sa chevelure féline. Et il en prêtait encore moins aux autres œuvres, des tableaux, des photographies en grand format et quelques statuettes de bronze ou en plastique recyclé.

Ce bric-à-brac artistique le laissait aussi indifférent que les rares visiteurs aux allures travesties ou subversives se pâmant devant l'apothéose contemporaine et la beauté de la création inspirée. Il se dirigeait vers la petite salle du fond de la galerie pour y rester plus d'une heure, prostré, figé, inerte devant cette toile. Il se statufiait au point d'en avoir parfois le teint cireux. Pourtant, son esprit s'agitait intérieurement.

À bien l'observer, ses yeux bleus et en amande détaillaient chaque fragment de ce visage. Il scannait les pigments, les couches, les reliefs et les plans peut-être pour y chercher une quelconque ressemblance, voire une histoire familiale traditionnelle, convenue et convenable. Le tableau semblait lui répondre et son père lui raconter une histoire, la sienne, celle qu'il avait vécu bien avant lui. Olivier murmurait, marmonnait parfois comme pour lui répondre. Mais personne ne pouvait entendre le son de sa voix étouffée. Il souffrait sans faire de bruit. Olivier pleurait d'une larme invisible devant le portrait de son père, parce que les mots étaient devenus rares chez lui et le silence un refuge.

Hier, en se dirigeant vers la sortie de la galerie, l'hôtesse lui avait tendu un petit papier qu'il avait attrapé puis froissé par réflexe avant de le glisser dans la poche droite de sa veste. Il n'y avait pas de poubelle à proximité, ce qui l'avait contrarié. La porte automatique avait interrompu la volonté bavarde de la jeune fille. Olivier se fermait à la crinière léonine et à son langage haut perché. L'hôtesse se figeait sur le tapis, tandis que lui continuait son chemin. La jeune fille n'avait pas à essuyer son chagrin mais plutôt ses pieds sur le paillasson.

Le métro arriva. Olivia monta dans le wagon de tête sans arrêter de ressasser et ruminer. Le wagon était vide. Il pouvait parler à voix haute sans déranger qui que ce soit. Ses premiers mots exprimaient sa lassitude :

“Fais chier !”

Il reprochait déjà à sa femme sans lui dire, par lâcheté, ses recherches assidues, son entêtement et la trouvaille dérangeante d’une toile originale chez un antiquaire d’arrière-cour. L’œuvre brisait les habitudes et soulevait les poussières anciennes que les familles planquent sous les tapis.

Son acharnement avait accouché d’une découverte macabre, d’une trace paternelle picturale qui avait finie suspendue dans une exposition branchée et féministe. La galerie avait reçu des insultes, des menaces journalières, son lot de déjections nocturnes et de pavés casseurs de vitrines. Le féminisme artistique hérissait des groupuscules machistes, des associations réactionnaires et quelques officines clandestines sorties d’un passé lointain et colonial. Rien de bien sérieux après une banale enquête de voisinage et du dédain policier. Un défilé noir et blanc avait fermé le ban des ringards farouches et l’exposition avait tenu au point d’enchanter les réseaux sociaux. Mais Olivier commençait à haïr la couleur et les pinceaux inconnus.

Il rêvait de dévaliser un magasin de bricolage d’un pot de peinture blanche comme la neige et de repeindre son univers. La neutralité du blanc offre toujours l’espoir de dissiper les malentendus. Tout s’efface sous cette épaisse couche immaculée, idéale pour repartir de rien, ou revivre l’innocence des débuts et des premiers émois dans une chambre. N’est-ce pas une belle initiative de toute personne désespérée qui veut faire disparaître des traces compromettantes ? Ou pour un artiste, l’illusion que la toile vierge lui offre une nouvelle inspiration ?

Olivier y croyait dur comme fer à ces superstitions en descendant de la rame du métro. Il se trompait. Son confort personnel tanguait, les derniers travaux de peinture n'avaient rien changé. Les mois avaient défilé, les jours avaient joué avec une accélération prodigieuse pour le faire vaciller de ses certitudes bourgeoises. La veille du départ pour les grandes vacances, il revenait de son bureau à la nuit tombée. Il avait retardé le plus possible le chemin du retour pour éviter de croiser sa femme, ses filles et affronter leurs doutes. En vérité, elles ne supportaient plus l'une comme les autres ce mari obnubilé par ce fantôme sur toile ou ce père absent et distant.

Les grandes vacances se profilaient pour le lendemain et il cherchait un prétexte pour ne plus partir. Mais il n'y avait rien à faire, les bateaux arrivaient à quai, les camions déchargeaient, les trains circulaient. Il se demandait s'il n'allait pas lui-même créer un conflit social de grande envergure pour bloquer le pays. Mais les secrétaires s'étaient évanouies et les femmes de ménage avaient obtenu le droit de partir très tôt. Il s'était retrouvé seul au quarante-huitième étage et les fenêtres ne s'ouvraient pas. Il avait donc éteint son ordinateur, fermé son bureau et abdiqué face à la coalition des lâches.

En montant les marches de son immeuble parisien, il se sent assailli par le poids des derniers mois et la remontée à la surface du portrait de son père. Déjà l'histoire de la guerre d'Algérie rendait sa mère hystérique. Ce tableau, sa femme avait insisté pour qu'il soit exposé. Mais le portrait sonnait comme la reprise du conflit colonial. Sa mère le harcelait au téléphone pour tout et rien sans oublier quelques courriers limpides l'invitant à cesser son enquête sur l'auteur du tableau. Tout ça n'a plus aucune importance pour Olivier lorsqu'il ouvre la porte de son appartement bourgeois.

Son épouse ne l'attend plus depuis longtemps et il dîne seul dans la cuisine. Ses deux filles paressent dans leur chambre, la chaleur de l'été anéantissant leur

moindre envie de venir le saluer. Il est trop préoccupé pour songer à sa paternité, à quoi bon faire preuve d'autorité à la veille du grand départ. Le repas avalé, il gagne la chambre. La radio chante derrière la porte de la salle de bain. Sa femme trempe dans son bain. Absorbé par le clapotis et les décibels, il se cogne le front contre la porte de l'armoire grande ouverte. Personne ne réagit.

Il gagne son lit en traînant des pieds. Dans l'alcôve, les lumières tamisées écrasent tout pour projeter un jeu d'ombres chinoises lugubres sur les murs. La solitude prend ses aises.

Olivier avale ses cachets qui l'abrutissent chaque soir et croit s'endormir avec le portrait de son père au-dessus de sa tête. Le cauchemar pouvait commencer.

Partir ou s’enfuir

Olivier

Les rayons du soleil pénètrent dans cette chambre par les petits interstices des persiennes. Les fins traits de lumière éclairent des moulures fraîchement repeintes, blanches comme les murs de la pièce. La frise Art déco s'aligne avec les fleurs de plâtre qui parcourent le plafond. Cette décoration murale accompagne dans un contraste délibéré et soigné, un lustre en papier japonais bleuté. L’ensemble est élégant, doux, enveloppant comme un lange.

Olivier vient de se réveiller et essaie de faire le vide en regardant l’abat-jour au-dessus de sa tête. Il fixe l’objet, les paupières légèrement collées, l’œil presque sec. Il est captivé par l’unique tâche de couleur dans cette chambre aseptisée et détaille les moindres éléments décoratifs du papier très fin, presque translucide. La suspension imite à la perfection un tableau de Van Gogh, une reproduction raffinée « des amandiers en fleurs » pour ce luminaire plus que féminin dans son étrange forme ronde et charnue. Une bouche prête à l’avaler avec la voracité des lèvres humides d’où s’échapperait un filet de bave affamé. Ses yeux cernés traquent le petit trou, cette déchirure infime qu'il a perpétrée en l'accrochant maladroitement au crochet du plafond. Sa quête s'avère vaine, le sujet de discorde avec sa voisine de lit nuptiale reste introuvable. Il abandonne son exploration et l’alvéole invisible pour un autre gouffre plus intime, sa conscience. Le portrait de son père n’est jamais loin. Il aurait aimé l’accrocher lui-même quitte à s’écraser un doigt avec le marteau. Il reconnaît qu’il n’est vraiment pas bricoleur et que ses mains malhabiles se détournent de la boîte à outils désormais entreposée à la cave, au désespoir de son beau-père. Ses multiples rafistolages se sont avérés catastrophiques jusqu’à frôler l’électrocution. Les moqueries de son épouse ont achevé son ambition pataude et

gauche. Pourtant, Olivier admire le travail manuel, les artisans doués et préfère leur confier depuis ses porte-manteaux de travers, les réparations communes ou les travaux rutilants de son appartement à grand frais. Le prestige du beau se monnaie et fournit une gloire éphémère du « j'ai fait faire » lors des conversations professionnelles et des soirées imposées au sein de sa société. Bizarrement, sa nouvelle chambre lui déplaît et il regrette ce ravalement trop frais, pâle et monochrome. Pour une fois, il aurait qui sait, fait aussi bien.

Depuis son enfance et ses rêveries dans les salles et le jardin du musée Rodin, Olivier passe surtout son temps à analyser, cogiter. Les statues du célèbre sculpteur le fascinaient, le "Penseur" lui parlait au plus profond de son âme. Olivier raisonne, parfois gamberge, rêve beaucoup et imagine sans fin. Une sage occupation distrayante parce que son cerveau carbure continuellement. Sa boîte crânienne possède un processeur du bocal cérébral avec une mémoire d'éléphant. Olivier n'oublie rien, il sauvegarde tout, même l'inutile. Il ne recourt jamais à ses notes manuscrites, somme toute illisibles. Il a juste besoin de se concentrer pour impressionner son auditoire. Il parle vite, mais avec une élocution distincte et une voix charmeuse. Il s'est découvert récemment doué, flamboyant et d'une sagacité rare. Sa précocité l'emballe, surtout qu'il en comprend les atermoiements. Désormais, ses analyses en toutes circonstances lui assurent une réelle quiétude, une sagesse convoitée par son entourage.

Les séances en cachette de psychothérapie ont garanti sa normalité. Il n'est pas fou, juste singulier.

Après cette simple réflexion, méthode inspirée par sa thérapeute assermentée, sa respiration s'apaise. Tout ralentit en lui. La lenteur lui offre un peu de paresse, brève évidemment. Il a toujours à penser à une plaidoirie dans sa manche pour affronter la culpabilité qui se fraye chez lui une place de choix, très facilement depuis l'enfance. Mais il lui faut s'échapper de ces idées noires pour ne pas

tomber dans les gouffres qu'il a fréquenté adolescent. Pour se préserver de sa mélancolie bricoleuse, il vitupère dans un registre absurde contre sa maladresse infirme du marteau. L'humour et le rire lui ont toujours fourni une échappatoire. Il aimerait parodier les ouvriers et les coups de rouleaux à l'image des acteurs du muet. Il sourit.

Pour clore définitivement le chapitre égaré du dépressif et chasser les embarras, Olivier s'ordonne d'écouter les rues de Paris. Une activité immobile bien à son goût, auditive et discrète. Il tend l'oreille en s'imaginant juste derrière la fenêtre. L'organe auditif chez lui est absolu. Son oreille saisit les sons, leurs notes et leurs couleurs. Sa vie est une mélodie, du sous-sol au plafond. Dehors, pas un bruit, le silence règne. Il vient de se réveiller de bonne heure, trop tôt sûrement. La ville somnole encore, contrairement à lui. Ultime provocation d'une cité agitée qui décide de se moquer de ses yeux ouverts et cernés.

La fébrilité s'empare insidieusement de lui. Il ressent une suée froide qui coule le long de sa nuque, une intruse désobligeante et régulière depuis quelques semaines. Mais heureusement, le drap housse n'est pas trempé pour une fois. Son oreiller est également resté sec. Le linge conserve sa propreté journalière. Il ne sera pas nécessaire de le changer et de l'enfourner dans la machine à laver immédiatement, à l'insu de ses deux filles. Les parures succèdent les unes aux autres, sans explication depuis le passage à l'horaire d'été. Mais personne n'est dupe, enfin, si un peu.

Olivier se sait ce matin, le rescapé d'une énième honte, de l'interrogatoire inquisiteur de son épouse devant sa tasse de café et ses tartines beurrées, nappées de confiture de fraise. L'appétit a conféré un répit, mais celui-ci s'est étiolé devant l'insistance matrimoniale. Depuis quelques jours, les tranches de pain ont pris l'habitude de brûler dans le grille-pain. Il doit gratter le noir charbonneux pour débarrasser le morceau de baguette de sa peau calcinée et

ouvrir la fenêtre pour évacuer l'odeur de cramé. Sa femme en devient folle jusqu'à l'angoisse et craint l'incendie. Cette semaine, madame a viré au harcèlement prémonitoire au point de lui couper la digestion.

Cette inquiétude palpable a bouleversé le petit déjeuner, sournoisement. Le poste-radio s'est mué d'abord dans un silence brumeux. Il grésillait trop, le bouton central n'étant plus capable de rester en place comme pour précipiter la rupture des ondes courtes et la fin des émissions écoutées ensemble. Il avait beau tourner l'antenne métallique dans tous les sens, l'antenne télescopique se révélait capricieuse et captait uniquement les stations d'informations officielles pour cracher les nouvelles du monde. Et la Terre semblait bien secouée ces derniers temps, ce qui le perturbait peut-être, davantage qui sait. Les derniers mois se ressemblaient en nuits d'insomnies et en sommeils perturbés. Dormir est devenu un possible, mais pas une certitude.

Peut-être que la mort par épuisement se prépare à le recevoir ou qu'il gît déjà foudroyé sur son lit. Olivier s'estime à l'état cadavérique l'odeur en moins. Sa dépouille est destinée à la rubrique nécrologique. Il n'y a plus qu'à procéder à une autopsie générale pour confirmer le trépas. Comme son pharmacien de père lui a appris enfant, Olivier s'examine tel un praticien sur le champ de bataille. La tête semble intacte, aucune trace de balle dans la boîte crânienne dont s'écoulerait un filet de sang. La mort ne fut pas violente et son cadavre sera présentable au public lors de ses funérailles. Le linceul remontera-t-il jusqu'à son cou ? L'examen descend un peu plus bas, sous le menton. Il remarque juste que le premier bouton de son pyjama déserte sa place attitrée. Du fil blanc reste accroché au tissu noir, fin, échevelé à espérer sa moitié de nacre. Le bouton semble avoir disparu, avalé ou enfoui sous une couche épaisse de tissu. Olivier s'égare, comme ses chaussettes sous le lit. Il se disperse comme trop souvent avant de reprendre l'examen.

La couette légère d'été ne recouvre que ses jambes. L’un des pans du bas de pyjama est remonté jusqu'au genou droit. Cette différence entre les deux membres étendus à l'identique lui fait suspecter un rhabillage rapide après l’agonie. Il ne se souvient pas de ce qu'il a fait avant de s'endormir. Ou peut-être fait-il semblant ? L’effet des pilules probablement. Il s'inspecte comme par peur d'être en morceaux épars, disloqué par l’explosion d’une grenade. Son corps demeure entier, intact. Les hommes craignent toujours de perdre un membre, surtout inférieur. Le sien est bien vivant ! Olivier n’appartient pas encore au rituel de la chambre froide et ne sera pas dans une colonne nécrologique des dernières pages d’un journal.

Il se remémore sa nuit, sa femme qui s’est allongée à ses côtés, leurs étreintes, enfin ça, il essaie d’y croire. Il doute, il confond. Les complications commencent. Il oublie, les souvenirs deviennent vagues ou improbables. Peut-être parce que ses nuits ne sont qu'un filet de sommeils courts. Il se sait surtout las, éreinté encore, un myocarde ranimé par un défibrillateur compulsif et mal intentionné.

Dans ces circonstances exténuantes, il juge nécessaire de couper le réveil avant que celui-ci brame sa musique stridente choisie par ses enfants. Ce réveil, un cadeau insoupçonnable, c’est sa punition pour la fête des pères du mois dernier. Tout le monde, de sa femme à la maîtresse d'école, lui reproche ses retards, ses arrivées inattendues, son imprévisibilité. Olivier maudit les conventions qui décident de la maîtrise du temps. C'est un défi à sa nature spontanée. Il se sent attiré par une envie joviale de pourfendre les aiguilles des horloges et des montres qu'il dédaigne ou égare avec bonne volonté. Il préfère son portable, ce refuge où, à l'abri digital, il regarde les notifications qui s'allongent comme une liste de courses. C'est son réflexe matinal, sa condition sine qua non pour réussir à se lever, à plonger en apnée dans l’actualité, l’immédiat, la nouveauté. Les informations s'annoncent mauvaises en ce mois de juillet, mais peut-être que

cette accumulation de méfaits l'arrange. Cela fournit une explication à ses insomnies, un alibi valable et réconfortant. Il dort mal, bouge, se retourne dans tous les sens. Sa femme s'en plaint et le récrimine de ne pouvoir pas s'endormir tranquillement. Elle l'insupporte et le persécute de ses bons conseils pour trouver le sommeil. Mais les infusions de camomille et les décoctions naturelles n'y changent rien sauf à le faire se lever en pleine nuit pour occuper les toilettes. Olivier refuse les somnifères, les médicaments en tout genre. Il crève de nuits blanches.

En tournant la tête sur sa gauche, il aperçoit son visage, ses yeux pochés de bleu dans le miroir de la bonnetière Napoléon III. Le bahut évoque l'héritage familial. C'est le seul meuble qui persiste à le suivre depuis sa vie étudiante. Les autres planches et placards ont succombé aux déménagements. Son père avait tenu à lui transmettre l'armoire à glace avec son miroir biseauté, son chapeau de gendarme, son placage en noyer. Le vieux meuble provenait d'Algérie et sentait la cire sans arriver à dissimuler le parfum ambré de son père, incrusté dans le bois. Mais il y avait autre chose de plus profond dans l'obstination de son père a ce qu'il conserve ce meuble, sans qu'Olivier n'ose poser la question.

Le miroir biseauté reflète un homme déliquescent. À vingt ans, Olivier pouvait accumuler les nuits sans dormir, comme les choppes de bières rousses, les petites copines, les partitions de guitare, les pages de « La vie devant soi », le seul roman qu'il lisait entre deux manuels de finances internationales. Momo le faisait rire avec son phrasé de Belleville et madame Rosa lui retournait les boyaux. La vie lui paraissait plus simple lorsqu'on perd la boule, alors que lui, l'existence, il l'apprenait par cœur dans des livres scolaires formatés. L'argent ne le fascinait pas mais il y réussissait avec nonchalance. Son quotidien courait dans tous les sens, comme une ascension vers une terre promise. Un gratte-ciel l'attendait quelque part dans un quartier d'affaires anonyme après cette période

étudiante et de débauche sage. Il avait vécu quelques années insouciantes, c'était déjà ça.

Tout cela paraît lointain pour cet homme encore alité. Olivier éprouve la sensation lourde d'être comme cloué au matelas, pilonné par une pluie de mauvaise conscience. La réalité du moment, c'est que depuis quelques mois, son lit est devenu une tranchée continuellement bombardée, un champ de bataille de sursauts hagards. Il a déclaré une guerre, contre un ennemi sans nom, sans visage, mais qui lui ressemble étrangement. Et pour le moment, le vent de la défaite surplombe sa couche.

Sa femme dort encore, là juste à côté de lui. Elle lui semble loin, comme séparée par un mur de tissu blanc parsemé de motifs géométriques. Elle appartient peut-être au camp adverse. Il épie ce visage, sage, modèle idéal d'un catalogue que tout homme lui envierait. Elle pose comme sur une couverture de magazine. L'oreiller semble idéalement installé, prêt au regard d'un photographe. La couette s'arrête parfaitement au-dessus de sa poitrine. Chaque respiration soulève délicatement son tee-shirt sans le froisser. Ses cheveux longs et fins, de ce blond vénitien, encadrent son visage de madone. Lui, il ne supporte plus cette beauté inhumaine, ce paradis artificiel. Cela cache quelque chose, un assaut, une atrocité d'une bataille rangée et perdue d'avance.

Alors, il quitte le lit avec sa bienveillance et sa discrétion naturelle. Olivier ne veut jamais contrarier, jusqu'à être ambivalent et se contredire. Il efface même sa présence des draps de soie, en aplatissant le moindre pli et tirant délicatement sur les extrémités du tissu. Sa place apparaît déjà vide. Elle n'a pas bougé, rien senti. Emmitouflée sous la couette fine, son épouse inspire et expire avec la maîtrise d'un souffle calculé et contrôlé. Elle se repose comme une guerrière après un combat victorieux. Olivier marche sur la pointe des pieds, pour ne pas faire crisser ou craquer le parquet vernis, brillant. Chaque pas a été mesuré, il

connaît les pièges, les recoins sonores, les menaces potentielles. Il tourne la poignée avec une lenteur inquiète. La peur le tétaniserait si l'envie de pisser n'était pas si pressante. La porte ne sursaute pas, elle se laisse attirer pour offrir un étroit espace où, léger et fluide, il se glisse pour s'échapper dans le couloir. D'un coup d'œil furtif, il vérifie dans l'entrebâillement de la porte, que rien n'a pu éveiller la scène et le modèle marital. Il referme la chambre comme si le monde demeurait muet. Là aussi, comme d'habitude...

Il erre maintenant dans son appartement parisien joliment décoré, un nid douillet, un enfer d'illusions. Les modes et les saisons agrémentent à l'infini les appartements d'une infinité d'objets des quatre coins du monde. Il faut croire que la beauté s'uniformise pour devenir un catalogue de pièces témoins rassurant les égoïsmes d'architectes d'intérieur plus nombreux chaque jour et souvent sans aucune autre inspiration que celle du voisin d'en face. Olivier gagne l'entrée. Les valises attendent là, alignées dans un ordre hiérarchique. Sur le côté droit, un grand sac noir, usé sur les rebords, une roue absente, gît comme un objet abandonné et destiné à la déchetterie. C'est le sien. Les valises sont chaque année plus volumineuses et leurs poignées extensibles, de plus en plus hautes, tandis que son sac de voyage rétrécit, se dégonfle comme une baudruche. Il évoque une outre se vidant de sa substance, jusqu'à sa disparition définitive. Dans l'angle, les vestes accrochées au porte-manteau sont prêtes au décollage, les billets d'avions posés sur le buffet.

Tout semble prêt pour abandonner le quotidien au point d'en oublier sa première urgence, vider sa vessie.

Alfred Rosène

La manipulation commence souvent par un discours sincère qui convaincra les crédules d'une promesse, celle d'être quelqu'un. La célébrité artistique fait rêver les pinceaux malhabiles ou prétentieux, ceux qui s'imaginent doués de talent.

Alfred Rosène le sait, la flagornerie chez lui est un art de vivre et sa voix douce, quoique autoritaire en possède les intonations.

Le galeriste vient de raccrocher ce matin son antique téléphone en bakélite noire après d'âpres négociations. Il a réussi à vendre les dernières toiles de peintres amateurs qu'il garde dans le réduit de son arrière-boutique. Il faut bien faire de la place et les croûtes s'entassent depuis ces dernières années. Certaines prennent la poussière, d'autres sont grignotées par des rats. Il vieillit. Son goût devient moins sûr et plus conservateur. Il est d'ailleurs convaincu que l'art contemporain fricote avec les bassesses humaines et une extravagance provocatrice dont l'investissement finira en pure perte alors que la noblesse des artistes confirmés lui garantit sa rente.

Alfred Rosène vend tout ce qui se pose sur un chevalet ou s'accroche à un mur, particulièrement des copies ou des tableaux qui produisent leurs effets chez quelques particuliers naïfs. Il n'hésite jamais à falsifier ou contrefaire une signature et utilise ses élèves obéissants pour approcher, voire imiter quelques œuvres de grands maîtres. La vanité n'a pas de prix, enfin si. Ce marchand d'art possède une petite échoppe d'arrière-cours dans Paris, que presque personne ne fréquente mais qui contient quelques toiles somme toute estimables. Ce trésor n'attire pas grand monde, les tableaux qui le composent, possèdent notamment la valeur des sentiments au gré de son histoire personnelle. Ils sont donc invendables en apparence mais le prix peut convaincre ses réticences. Toutefois

un tableau venu d'Algérie fait exception. Il lui voue un attachement maladif depuis le premier coup d'œil.

Le personnage sait lui aussi se monnayer. Collaborateur puis résistant de la dernière heure, Algérie française jusqu'au putsch des généraux, Alfred Rosène possède l'art de retourner sa veste sans élimer ses manches. Il trahit, complote, nargue avec la médiocrité des êtres falots. La félonie se conjugue chez lui avec un instinct de survie et de manipulation. C'est un lâche depuis l'enfance attiré par l'appât du gain au dépend des âmes suffisantes. Il a beaucoup dénoncé au point de s'enrichir et d'approcher la fortune par le passé.

L'argent pourtant aujourd'hui ne coule pas à flot dans ses poches. Il fait plutôt figure de panier percé parce qu'une autre vie l'accapare la nuit. C'est un oiseau qui court les ruelles sombres, les salles clandestines et les territoires interlopes. En résumé, il fréquente les casinos, les joueurs camés aux cartes et les prostituées plutôt défraîchies. L'ensemble se conjugue pour lui donner de l'adrénaline qu'il consomme à fortes doses pour oublier sa misanthropie.

Il fait chanter quand il peut, tout ce qui lui rapporte, hommes, femmes, proies en tout genre. La liste est longue de ceux et celles surtout qui lui doivent souvent des sommes conséquentes mais jamais astronomiques. Il se garde de ne prêter qu'à ceux qui ont les moyens de lui rembourser rubis sur l'ongle. Il préfère vivoter dans la certitude que mener grand train sur quelques promesses non tenues. Surtout, dans son arrière-boutique, il dispose de petits dossiers ordonnés, où se conjuguent les filatures, les reconnaissances de dettes et des informations compromettantes. Il avait appris depuis la guerre d'Algérie que tout se monnayait et qu'il n'était pas inutile de tenir longtemps les cordons de la bourse d'une autre. Le prochain appel ne l'enchante guère, mais il ne peut échapper à cet impératif. Il délaisse son bureau à vertu professionnel pour une pièce plus à l'écart, accolée à sa chambre. Le petit réduit dispose d'une fenêtre étroite, qu'un

rideau grisâtre dissimule un peu. Les murs sont tapissés de cadres et de portraits de femmes au physique peu avantageux et aux formes surabondantes. Un grand miroir reflète cette décoration pour donner l'impression d'une infinité d'images. Leur posture reprend toujours la même particularité. Les sujets sont allongés sur des coussins, le visage légèrement de biais, les bras pendants, une jambe inclinée pour suggérer sans dévoiler. Le visiteur importun s'imaginerait une passion pour les cadavres exquis. Alfred Rosène y expose ses concubines des trottoirs.

Un bureau de maître d'école occupe la pièce avec derrière une simple bibliothèque. Des classeurs rangés par ordre alphabétique s'alignent sur les étagères. Il extrait celui estampillé avec la lettre V, un classeur volumineux qui ne contient qu'un nom depuis l'année 1962.

Ses doigts effilés et déformés par les rhumatismes composent le numéro d'un nom qu'il n'avait jamais oublié depuis son installation en France. La délation se conjuguait chez lui avec l'art de vendre tout, son âme y compris. En Algérie, il avait déjà dénoncé au commandement français, le nom de plusieurs officiers qui déviaient de la bonne trajectoire. Au début, la reconnaissance militaire lui offrit des passe-droits et quelques avantages financiers. Il s'enhardit pour les situations plus périlleuses et les désertions. Connaissant le prix des uns, les intérêts des autres, il n'avait pas tardé à comprendre la valeur marchande de ces affaires. Il se focalisa sur les officiers qui combattaient au mépris d'un amour interdit avec une musulmane, manigançaient une désertion probable au nom du nationalisme algérien ou assumaient quelques propos anticoloniaux et indépendantistes proche du parti communiste. Cette entreprise fit sa fortune et son réseau d'indicateurs. La rumeur ne tarda pas à lui donner sur un plateau une pépite, un sésame pour gagner l'intimité ultime de l'état-major. Pour clore le tout et le porter vers un triomphe, les filles de trottoirs qu'il fréquentait assidûment, avec ses déviances lubriques, lui avaient avoué qu'une tenancière en

particulier cherchait un pigeon à déplumer pour quitter la terre prochainement abandonnée. Cette initiale sonnait donc comme une source trébuchante et un rappel d'heures glorieuses, mais remémorait aussi de vilains souvenirs. Le tableau tant chéri ne restait jamais longtemps à l'ombre.

Le vieil homme se cala dans son fauteuil en cuir, encombré de coussins pour soulager un dos récalcitrant. La voûte commençait à le faire pencher dangereusement et son dos l'invitait à regarder le sol de plus en plus près. Le regard restait cependant vif et suggérait un esprit alerte. Le vieux téléphone orange au cadran des années soixante-dix reprit du service. Alfred Rosène détestait la haute technologie et ses nouveautés. L'archaïsme tenait chez lui comme une source de pouvoir et de résistance au présent.

La sonnerie retentit, plusieurs fois. L'attente se faisait longue, comme la sensation qu'au bout du fil, une main hésitait à décrocher. Mais, personne ne répondait. Le numéro était pourtant le bon, c'était une certitude. Fallait-il insister ? Il hésita. Puis il raccrocha. Le sort en était jeté. L'argent pouvait attendre, de toute manière, il la tenait. Il fallait faire preuve d'un peu de patience. Il savait bien que sa victime paierait son silence.

Il pouvait se soucier désormais de son modèle actuel qu'il aimait reluquer. Elle était suffisamment naïve pour penser qu'il en était amoureux, alors que ses formes adipeuses et généreuses le révulsaient. Il lui manquait une infirmité pour être belle selon ses critères. Mais elle répondait docilement oui à toutes ses poses saugrenues au nom de l'art. Il s'en régalait et le couteau à cran d'arrêt dissimulé dans une poche de son pantalon était prêt à l'usage chirurgical.

Depuis l'enfance, son goût se portait davantage sur les corps abîmés, transformés à coups de bistouris. Alfred Rosène ouvrit alors le classeur au milieu, en retira une petite enveloppe puis contempla les photos de celle qu'il n'avait pas réussi à joindre. La mère d'Olivier représentait la perfection même si

elle lui avait coûté cher depuis plusieurs dizaines d'années. Même si les chirurgiens qu'ils soudoyaient, charcutaient à des tarifs bon marché, il avait fallu raquer pour maintenir son corps à flot et satisfaire ses lubies mammaires. Et puis, la dame n'était pas sans quelques cruautés. Pour satisfaire ses vices, elle avait beaucoup négocié surtout quand elle avait découvert chez lui le portrait de son époux. En échange de son mutisme, elle lui avait fourni quelques filles brisées. Certaines avaient disparu par la suite. Elle fit comme si de rien n'était. Personne ne s'en souciait. Rosène par précaution sut trouver une parade pour la tenir définitivement. Sa participation à la mort accidentelle du père d'Olivier avait aplani les difficultés et lui donnait un moyen de pression. Apeurée, elle lui avait vendu une grande partie des toiles que son défunt mari avait rapporté d'Algérie tout en promettant tout et son contraire. Et le contraire avait coûté cher.

Olivier

Arrivé dans le salon, après le passage nécessaire par les toilettes, Olivier se pose dans l'angle du canapé bleu canard près de la grande double fenêtre donnant sur l'avenue. L'un des accoudoirs conserve les traces des griffes qui ont lacéré jusqu'à la garniture le canapé signé d'un créateur italien, hors de prix, mais si tendance. Il goûte cet air dépenaillé, surgissant comme une victoire longue et patiente du félin domestique. Le griffoir de luxe le ravit, le vintage a son charme lorsqu'il est uniquement en mauvais état. Surplombant l'avenue, sur son radeau bien garni, Olivier se calfeutre sous un plaid épais, recroquevillé comme un enfant. Le cocon couve un poussin perdu.

Tout à coup, une lumière orange, un gyrophare, repeint les façades. Olivier cherche la source de couleur. Ses yeux errent dans le vide avant de trouver et suivre les éboueurs, glorieux ouvriers des trottoirs puants et déserts. Il observe le jeu des poubelles roulant jusqu'au camion-benne avant de se vider des déchets d'une vie parisienne. Triés ou pas, tout ça le révulse comme si les odeurs de décomposition remontaient jusqu'au troisième étage. Olivier renifle l'air de son appartement qui empeste la réussite trop parvenue et le goût du moindre effort. Il est au bord de la nausée.

Il songe à sa gardienne, cette petite femme africaine, vigoureuse et hardie qui tous les deux jours sort du petit local de l'immeuble les conteneurs verts ou gris. Elle l'appelle monsieur, lui met de côté ses colis et un peu de mafé à l'occasion. Pourtant, dans son immeuble, tout le monde la fuit, comme l'odeur des poubelles.

Olivier retourne à ces hommes accoutrés de leurs uniformes de verdure qui courent contre la montre pour laisser un paysage vierge et limpide avant le réveil

du monde Et lui dans tout ça, il sent le temps lui échapper. Le néant l'appelle à nouveau, comme chaque matin depuis le début de la semaine. Il se sent aspiré par le pavé, comme pour prolonger un combat syndical au nom de ses angoisses.

Les quelques premiers passants défilent aussi, mais ne manifestent pas. Ils ne revendiquent rien, si ce n'est de pouvoir vite se recoucher. Leurs pas lui évoquent une marche lente, alourdie par l'alcool, les sorties de boîte de nuit ou de soirées entre copains comme une scène au ralenti. Le cameraman ne tourne plus la manivelle ou bien ce sont ses yeux qui sont déréglés. Il vit dans le flou.

Olivier secoue sa tête de droite à gauche pour recentrer l'objectif et fixer une image nette. Il zoome sur le bâtiment d'en face. Les drapeaux parsèment les balcons, s'accrochent aux rampes. La fête nationale va bientôt battre son plein, les tambours trembler. La fureur festive l'inquiète. Il a peur du chaos, des ivrognes, des regards hallucinés. Il fait déjà chaud, l'air est vicié. Le principe de l'évasion cogne à sa porte.

Ses yeux suivent le trottoir pour retrouver sa voiture qui ne se meut jamais de la semaine. Elle patiente là, posée, lustrée n'attendant que son chauffeur en titre. Pourtant, une trace sombre au bas de la roue arrière droite ironise sur sa prétention rutilante. Le long du caniveau, le coupable urinaire, un petit chien qui tire sur la laisse, lui paraît désespéré comme pris en otage par sa maîtresse. Il ne la distingue pas vraiment, c'est une forme floue pour ses yeux embués. Il ne retient qu'un ensemble bigarré et sans manches, un porte-manteau de boutiques. Olivier est en larmes.

Il déteste, non les chiens, à l'exception de celui-ci, cet assassin du pneu, mais l'ensemble des mines déposées sur les trottoirs qui transforment son trajet quotidien en traversée d'un champ d'explosifs canins. Il voudrait pouvoir courir sans s'imaginer sur la piste d'un stade à devoir enjamber les crottes et arriver

vainqueur à la bouche du métro, les semelles rescapées de cette traversée acrobatique entre deux excréments.

Olivier préfère la caisse aseptisée de son chat, bien qu'il soit tout juste accepté et toléré par madame. Le chartreux roupille déjà dans le refuge, enfin la pension trois étoiles réservée pour le mois. Contrat non négociable et affaire réglée. Il ne reste de sa présence avec l'accoudoir déchiré qu'une litière vierge et ses poils accrochés au canapé ou incrustés dans le tapis malgré la volonté maniaque de l'aspirateur de faire disparaître l'existence féline.

Quittant les tracas des animaux de compagnie, Olivier jette un œil sur le décor intérieur. Quelques cadres, des photographies et des lithographies évoquent les voyages dans les capitales européennes, les souvenirs de vacances, la version annuelle de la pose photographique devant le phare de Biarritz, les expositions et les grandes cérémonies de la vie de famille. Les clichés mesurent le parcours familial, une éternité de répétitions imprimées chaque année sur papier glacier. Mais aujourd'hui tout sonne faux, l'usurpation d'une histoire matrimoniale dont il se détache comme une mue subie. Il étouffe dans ce salon astiqué de près, où tout est à sa place, sauf celle dont il a envie. Même ses livres d'art semblent avoir disparu sous ceux des enfants et des bibelots chinés.

C'est pourtant ravissant, chaleureux et vivant. Même les plantes diffusent le bien-être apparent, accablant toutes les divergences d'un pourvoi en cassation.

Usurpateur au milieu ce décor, Olivier se réfugie dans le bureau, la pièce la plus encombrée, la sienne en théorie, mais y fait le même constat. Une enquête policière aboutira aux résultats identiques. Cet homme a sans doute vécu ici, mais il n'y habite plus. Il ne détient plus qu'une autorisation temporaire, un laissez-passer provisoire au bon vouloir de la maîtresse des lieux et de ses deux acolytes. C'est elle qui régente la mise en scène du quatre pièces haussmanniennes. Olivier est devenu un étranger, à peine toléré sous son propre

toit. Depuis quand, il ne le sait plus. Il travaille intensément, trop probablement, pour avoir découvert la mutation ornementale et rutilante. Se retrouver à la porte d'un chez-soi inconnu l'a pris de vitesse.

Pourtant, leur vie se complaît dans un train de vie dépensier et bourgeois. Ils claquent généreusement, futilement, sans se soucier des lendemains qui ne chantent plus. D'ailleurs, il se tait de plus en plus à table si ce n'est pour parler de rien, surtout de rien. Il savoure toujours autant les plats, se révèle gourmand mais en silence. Les papilles préfèrent la cohue des saveurs à celles des conversations insipides.

Olivier raffole en apparence de cette désinvolture, une parenthèse faussement enchantée. Mais lui n'en peut plus. Il bouillonne de cette outrance vulgaire, cette sorte de prétention d'avoir tout sans efforts. Plus rien ne coule de source, si ce n'est les cascades de factures au restaurant du coin ou chez le caviste à l'angle de l'avenue. Il ne dilapide pas, il abreuve pour étancher la soif du bateau-ivre. Dans cette traversée en solitaire du domicile, Olivier devine la chambre de ses deux filles. La cadette aborde l'adolescence, que l'aînée commence à brûler. Elles dorment comme deux furies prêtes à rugir et dévorer la victime paternelle et journalière. Elles sont plus capricieuses qu'il ne l'a été à leur âge. Leurs chambres débordent d'un amas de jouets, de cosmétiques bon marché de toutes les marques, de toutes les couleurs. L'argent a fait de lui un père arrogant matérialiste du ludique. Il compense ses absences, ses impératifs tardifs au bureau, ses urgences étrangères par la boulimie des tendances en place. Elles ne voient plus en lui qu'un fournisseur de colis compensatoires, un père d'étiquettes sur carton postal. Sa paternité se délite, le greffon tend au rejet.

Olivier se déplace lentement, à pas feutrés, ondulant vers la petite cuisine, un asile concentré de promiscuité. Il prend une tasse de café froid, enfile son casque pour écouter sa musique sur son Smartphone, à devenir sourd en écoutant pour

la énième fois, « Still D.R.E » de Dr. DRE. Le rap américain résonne comme sa nature profonde ; son moi instantané, sa face cachée. Il ferme les yeux et s'évade. Il se souvient des pas de danse, de ses chorégraphies au coin de la rue, derrière le mur du jardin public, caché de ses parents. Déjà, se taire, ne pas donner de prise, tromper son monde. L'imposture d'être un autre pour se sauvegarder de toute emprise. Il sursaute, horrifié par cette pensée. Il devrait se ressaisir. La pièce semble tanguer, l'évier prêt à déborder d'une déferlante. Le sol se dérobe patiemment sous ses pieds, une dalle après l'autre.

Il ne sait que faire, où aller. Chaque pièce fait de lui un étranger. Il est un réfugié, un fuyard d'une contrée au parquet vernis.

Il se terre dans les toilettes, ultime abri intime où personne n'osera le déranger. Il transpire, ses cheveux dégoulinent. Et puis, pris par son propre stress, il suffoque. La petite lucarne devrait laisser rentrer un filet d'air, mais rien, pas un brin, pas un souffle. Il se cramponne au rouleau de papier, déchire quelques feuilles pour s'éponger. Il se calme en regardant la poignée de la porte rester immobile et reprend son téléphone. L'objet joue pleinement sa fonction transitionnelle.

Il zappe les applications, regarde l'agenda qui le rapproche du séjour annuel et estival de la côte Basque. Ascain, la grande maison familiale, celle des grands-parents et des vacances d'été depuis l'immigration républicaine espagnole. A croire que la fuite est une tradition génétique.

Le planning calendaire permet de se concentrer.

Olivier doit prendre la route seul aujourd'hui, après avoir déposé son épouse et ses deux enfants à l'aéroport. Elles atterriront à Biarritz en fin de matinée et arriveront pour le déjeuner inaugural de la saison. Lui, il avalera le bitume, le sandwich sous plastique sur une aire d'autoroute surchargée pour arriver en fin

d'après-midi si tout va bien. Ce corridor de solitude lui convient. Tout le monde le fêtera comme convenu pour ce courage nécessaire. Que ferait-on sans la voiture ? Qui emmènera les enfants à l'école de surf même si aucun d'entre eux ne tient plus de cinq secondes sur une planche après 5 années de cours intensifs. Les rouleaux de vagues déchaînées roucoulent des portefeuilles à dégarnir pour des élèves médiocres sur leurs planches trop grandes. Mais la carte postale collée au frigidaire doit faire son office de souvenir.

Depuis le fonds du jardin, Olivier pourra contempler cette demeure, compartimentée, où chacun des trois enfants possède son propre appartement au premier étage pendant que la reine mère domine le rez-de-chaussée. La grande piscine, réplique miniature de l'océan, il lui faudra comme chaque été, la nettoyer malgré l'achat d'un robot onéreux, toujours dans son carton d'emballage. Le luxe de posséder sans se servir, par omission ou plus par sentiment d'inaptitude d'une famille face aux épreuves mécaniques et aux tâches domestiques les plus ordinaires. La piscine, où la baignade se transforme en un équilibre chloré, il la surveillera, comme le lait sur le feu. La pelouse, il la tondra pour honorer sa tâche et sa part d'héritage et s'offrir un tapis de réception. Il officiera pour que chacun se prélasse, en sacrifiant ses propres vacances sans se plaindre.

Ses sœurs ne feront rien. Divorcées toutes les deux, mères d'un essaim d'enfants blonds et turbulents, elles se languiront de deux hommes qui ne reviendront plus jamais.

Olivier, arbre glorieux du passé ibérique a survécu aux cris et larmes d'une fraternité insupportable. Il a entendu, écouté, réconforté comme une bonne âme compatissante ces deux aînées. Toujours présent, à l'affût du moindre mal, de la moindre souffrance subite, il a agi comme un pansement soporifique, un baiser magique censé soulager quiconque. Il soigne comme un guérisseur désenchanté

qui a accumulé les malheurs des uns en enterrant profondément les siens. Elles ne l'ont pas remercié, devoir inutile envers ce frère, arrivé par accident, tardivement et dont chacun se demande ce qu'il a fait pour mériter sa présence. Sa mère lui reproche non son existence, mais ce qu'il lui a coûté, sa beauté superbe déformée à jamais par une césarienne vitale pour elle autant que pour lui. Quelle guigne d'être enceinte à 42 ans !

Face aux murs blancs, dans ce silence liquide, le cabinet de toilettes se confond en une séance d'analyse à moindre frais. La réclusion du bidet sonne la perpétuité.

Toujours enfermé, il reconnaît Barbara, « Vienne ». Tout sonne juste dans ce premier couplet, comme une invitation à partir. Il se décide enfin à écouter sa messagerie qui lui rappelle qu'il a un message en attente. Il n'y avait pas prêté intérêt depuis hier. Il se dit que ce n'est qu'un ultime appel du bureau. Une voix féminine, jeune, claire se fait entendre.

« Monsieur Villafranca, je suis l'hôtesse d'accueil de la galerie Carton. Je vous ai laissé un message hier, mais je ne sais pas si vous l'avez lu. Je me suis permis de vous téléphoner. Votre femme nous avait donné votre numéro lors du vernissage. Le tableau devant lequel vous passez vos pauses-déjeuners. Eh bien, je sais où vous pouvez trouver une personne qui connaît l'histoire de ce tableau. Elle part demain pour Delft. Ne dites pas que c'est moi qui vous l'ai dit. Je risquerai de me faire virer ».

L'équilibre bascule. Olivier se redresse, regarde droit devant lui, agit. Il ouvre la porte des toilettes sans la refermer derrière lui, les gonds sont loquaces. Il se dirige vers son sac de voyage, en extirpe un jean, une chemise, une paire de chaussettes, un boxer en faisant attention à l'assortiment des couleurs. Il file dans

la salle de bain, pose sa panoplie bleue sur la chaise. Il sera plus que discret, inaudible sous la douche. La pièce semble capitonnée. Il s'installe dans la baignoire, règle la température du mitigeur pour se rafraîchir. L'eau coule, le gel parfumé entêtant efface toutes les traces nauséeuses. Il attrape le miroir qu'il plaque sur le carrelage puis son rasoir mécanique.

Il se rase, méticuleusement, puis arrache les poils bruns, durs, récalcitrants à la lame affûtée. Il shampouine ses cheveux, la mousse recouvre la chevelure fine et brune. Il nettoie tout pour faire disparaître sa face nocturne.

Sa mécanique se met en place, il se rince, essuie sa peau avec délicatesse. Les gouttes d'eau sont absorbées, seul l'air garde une trace d'humidité tropicale. Les vêtements glissent sur sa peau assainie. Il profite de la glace pour une brève halte, il est prêt à débarrasser le plancher. Il sort, tout est calme dans le couloir qui distribue les pièces. Il chausse sa paire de baskets, enfile sa veste. Olivier jette un dernier regard furtif sur les portes toujours fermées des deux chambres. Tout est figé.

Il ouvre la porte d'entrée, se retourne pour délicatement la fermer, clore un chapitre. Il fuit, s'échappe, s'évade sans se retourner et répète dans sa tête...

Si je t'écris ce soir de Vienne

J'aimerais bien que tu comprennes

Que j'ai choisi l'absence comme dernière chance

Notre ciel devenait si lourd

Si je t'écris ce soir de Vienne

Oh, que c'est beau l'automne à Vienne

C'est que sans réfléchir, j'ai préféré partir

Et je suis à Vienne sans toi

Je marche, je rêve dans Vienne

Sur trois temps de valse lointaine

Il semble que les ombres tournent et se confondent

Qu'ils étaient beaux, les soirs de Vienne

Ta lettre a dû croiser la mienne

Non, je ne veux pas que tu viennes

Je suis seul et puis j'aime

Être libre, oh que j'aime

Cet exil à Vienne sans toi

Leïla

Les couleurs délectent les âmes rêveuses, ravissent les impatients d'un ailleurs enjoué.

Leïla regarde le soleil se lever pour illuminer généreusement son jardin de banlieue provençale. C'est une œuvre arborée, sa création. La palette de fleurs et d'arbres font de ce petit bout de terrain encastré entre deux pavillons neufs, son temple de verdure, le ravissement de ses voisins. Il suffit de franchir la petite porte, ouvragée, à peine repeinte, surmontée par une glycine noueuse et enchevêtrée aux barreaux du grillage pour se plonger dans ce décor peint.

Les rosiers grimpants, le bleu du lilas et le tulipier récompensent ses victoires reconnues par l'ensemble des habitants du quartier. Ce petit bout de terrain de verdure est né de ses mains et de son inspiration picturale. Elle n'a eu de cesse de copier et de vouloir retrouver les couleurs et le mouvement des tableaux de Renoir, pour en capturer la réalité, celle des effets du vent et des brises chaudes. Obnubilée par l'artiste, fascinée ou plutôt admirative jusqu'à l'épuisement, elle a cumulé tout ce qui pouvait l'aider à sa tâche verdoyante, jusqu'à la nausée et l'absence de discernement. Elle a été même jusqu'à regarder les films du fils d'Auguste, Jean Renoir.

Cinéphile des salles populaires, elle n'en a aimé aucun sauf « French Cancan », parce qu'il n'était pas en noir et blanc et qu'elle a trouvé Jean Gabin si beau dans ses costumes. Ce besoin de comprendre le talent, de pouvoir s'inspirer jusqu'à retrouver avec mimétisme des images l'amène à parfois s'isoler. Le détail pour elle importe plus que la distance. Leïla chine beaucoup, traverse les brocantes et les vides-greniers. Son atelier accumule des objets épars. Juan Miro

le faisait, elle aussi. Pour Alfred Rosène, cette passion est une aubaine. Il cultive chez elle, cette différence sans qu'elle n'en perçoit le danger.

La balançoire accrochée à la branche d'un noyer se veut inutile, mais nécessaire et décorative. Leïla recherche la perfection, tend vers un absolu pour appartenir aux artistes. Elle galère en silence en accumulant livres d'art et reportages sur cet univers auquel elle s'accroche avec insistance.

Elle se promène régulièrement à l'hôtel de Caumont et fréquente après chaque visite son café. Elle s'y sent bien, le centre d'art est une seconde maison. La noblesse du lieu lui offre un rêve de fortune, une esquisse de beauté classique. Le jardin à la française l'intimide. Chaque pièce, chaque meuble comblent l'impression de vide, celle d'une origine trop populaire pour exister dans le grand monde. Leïla se définit comme une inculte et apprend comme une apeurée de l'ignorance.

Les passants l'admirent pour sa main verte, sa disponibilité avec cette porte toujours ouverte à la visite des curieux. La mairie lui a consacré plusieurs fois un encart dans le journal de la ville. Elle préfère feindre de ne pas y penser ou ignorer avec orgueil cette reconnaissance. Elle est même souvent invitée aux festivités jardinières et participe activement aux réunions municipales lorsqu'il s'agit des espaces verts. La ville entière lui a proposé plusieurs fois et avec insistance de devenir membre du conseil municipal. Elle n'a pas daigné répondre en évitant le sujet. C'est une personnalité, une femme intègre qui a fini par être acceptée malgré ses origines. Les insultes racistes sont oubliées, effacées de la boîte aux lettres, qui a été totalement décapée à coups de ponceuse électrique. Les murs restent propres après les multiples couches et les repeints des premières années. Le maire y veille, la police aussi. Cette étrangère, née à Toulon, à la peau basanée, tirant vers la couleur d'un pain d'épices qui n'était ni d'ici mais plutôt d'ailleurs, a planté patiemment ses mains dans le sol aixois.

S’installer sur un sol étranger n’a jamais semblé aussi courant, même si les mentalités tendent au rejet et à l’expulsion facile.

Sur les photos, elle apparaît le sourire crispé, timide, forcé derrière un rouge à lèvres souvent rosé. Elle se maquille peu, tait sa féminité douce et sinueuse, préfère se cacher derrière ses paires de lunettes et présenter un regard souvent froid, inexpressif. C'est une introvertie, une expansive d'apparence. Elle tait son handicap, une distance à la vie et aux autres, par une énergie débordante, une présence de tous les instants. Son adhésion à un atelier de peinture et à une association de quartier rassure les esprits. Elle n’est pas si sauvage tout compte fait.

Les associations accueillent toujours les âmes en peine et la solitude des divorcés en tout genre. Le célibat, les soirées ennuyeuses en famille, le besoin d’une vie à soi offrent autant de motifs pour s’occuper à une quelconque activité. Cela évite des tentations plus trépidantes.

La vie de couple n’avait pas encore lassé Leïla, elle n’en avait pas encore l’âge. Elle a eu besoin dès l’adolescence de s’affranchir, bien avant le doigt nuptial fatidique. Une rentrée de septembre, lors d’un forum associatif où chacun tente de vendre son occupation à moindre frais, Leïla bouscule les chercheurs d’existence. Elle y rencontre Delphine, devenue depuis sa seule amie, sa fréquentation de confidences. Cette femme en pleine force de l’âge, à l’accent gersois, d’une nature faconde lui a généreusement ouvert les bras sans avoir pensé lui tendre la main. La générosité de ses formes callipyges, chez cette brune aux cheveux poivre et sel désormais, a séduit celle qui se tait le plus souvent lorsqu’elles se côtoient. Delphine cause, dilapide sa voix. Elle fait femme, celle dont rêvent les hommes, matrone et amante où chaque territoire invite à la tentation gourmande. Leïla est physiquement son contraire.

Un tablier hasardeux et peinturluré lui permit de deviner qu'elle partageait avec Leïla, cet attrait brouillon pour la peinture, les petits sujets de nature et les moments d'aquarelle. Delphine peint pour son plaisir, en s'accordant ce petit divertissement où elle s'autorise quelques coups de pinceaux. Elle se débrouille plutôt bien, modestement, sans génie mais avec originalité. Elle a poussé Leïla, presque forcée au début, à s'inscrire chez un galeriste, peintre amateur local, homme modeste, plein de charme du bout de sa barbichette fine et de sa moustache tombante. Il enseignait après la fermeture de sa boutique, oubliant souvent de demander son dû au début. En échange, par défi puis par curiosité, Delphine avait souvent servi de modèle impudique au maître des lieux. Elle s'en amusait à son âge avec son ventre rond et ses cuisses larges d'être surnommée affectueusement son petit Rubens. Alfred Rosène ne l'approchait jamais bien que l'envie pointait souvent sous son pantalon. Sa voix monocorde dictait les poses et les attitudes. Elle observa vite que la braguette ne restait pas stoïque. Son érection discrète l'émoustillait depuis le temps qu'un homme ne l'avait plus touchée. Et cela remontait à quelques années, pas assez pour oublier que le corps a ses besoins au-delà de ses envies. Sauf que la pudeur des corps qui se prélassent à la palette, atténue le charme des seins lourds et appétissants. Il n'avait jamais osé et Delphine avait laissé tomber les sous-entendus. Alfred Rosène se concentrait sur son œuvre, le corps du modèle n'étant qu'un prétexte inspirateur à d'autres désirs sulfureux.

Le trio se plut à entretenir une connivence qui dévia vite vers un instinct fraternel et des soirées closes à parler et vivre peinture. La modestie de Delphine assagit chacun mais laissa éclore l'acharnement technique de Leïla. Admirative, mais toujours piquante dans sa répartie, l'amie sut s'éclipser pour laisser la virtuose du pinceau prendre son envol. Les amateurs offrent du talent à ceux qui n'en ont pas forcément. Leïla s'enivra de tubes de couleurs pour en devenir dépendante. Le maître poussa l'élève au grand tour, aux voyages initiatiques. Il

y avait très vite vu son intérêt. Elle se mit à travailler et peindre pour vivre sans se demander si ses œuvres se négocieraient et à quel prix. Alfred Rosène se chargeait de vendre et de lui donner son pourcentage.

C’est ainsi que naquit en elle depuis, chaque année, de manière rituelle, une semaine de voyage artistique, sa récréation picturale.

Depuis son mariage, son époux lui prépare tout, consciencieusement avec une méticulosité rare chez un homme. Les détails ne lui échappent pas, il les comble avec une précision d’orfèvre. Il se charge de lui trouver une location pas trop chère mais de bon goût. Il évite ainsi des scènes de ménage qui franchissent les murs de la maison. Il prend les billets de train ou d'avion selon la destination qu'elle a choisie, en deuxième classe tout en veillant à réussir la prouesse de souvent lui obtenir d’être surclassée. C'est leur contrat depuis les vingts dernières années. Il a concédé à cette disparition organisée. Elle ne pouvait pas faire sans, c'était dit au tout début de leur aventure contractée.

Il pensait que la maternité l'assagirait. Mais, un matin, les filles encore au berceau, elle lui a passé sa commande, non négociable. Rien n’avait changé en elle. C’était même plus insistant, plus urgent.

Il a baissé la tête et compris qu'elle serait toujours plus libre que lui.

Résigné depuis, il a comme toujours vérifié sa mallette de peinture, les tubes de pastel, les pinceaux neufs, le bloc de papier blanc, le petit pot pour l'eau et le petit chevalet démontable hérité de sa mère. Ce vestige est constellé de tâches. Une ficelle et des bandes adhésives larges le maintiennent en vie. Elle refuse de s'en séparer, de le jeter, de le remplacer. Il veille à son bon état, le répare si besoin, l’entretient avec précaution tout en sachant qu’elle l’observe derrière son épaule. Elle devrait en acheter un neuf, plus solide, plus léger. Pourtant, elle ne s'en plaint jamais, malgré sa vétusté.

Leïla touche délicatement l'armature du chevalet, comme la peau de ses enfants. Elle caresse, respire le bois, y cherche le parfum d'une mère trop tôt disparue. Elle se ressasse ce qu'elle a appris, enfin le peu qu'elle sait d'elle, quelques fragments du passé. Ce souvenir matériel, maternel, entretenu et conservé pieusement, demeure l'unique survivant d'un pays quitté dans la violence et le désespoir et ce, bien avant sa naissance. Leïla l'a écouté craquer à chaque fois qu'elle l'utilise, elle y a apposé son oreille sur le bois si fragile.

Par-dessus tout, le chevalet entraînait Leïla, a souvent insisté pour entendre encore le récit du traumatisme algérien.

Son père lui racontait alors une histoire d'images d'Épinal.

Une fuite pour survivre à une mort certaine pour un homme, son père, un soldat engagé dans l'armée française par conviction et une femme, sa mère, rêveuse, éduquée aux peintures de Delacroix et qui ne vivait que pour ses paysages méditerranéens. La guerre avait éradiqué leur univers, un temps qu'ils imaginaient de fraternité et d'épices. Le bateau avait recueilli, un homme ensanglanté, au visage lacéré, mais vivant parce qu'un officier avait refusé d'obéir aux ordres d'abandon. Les cris, les hurlements de son père sur le quai, ce 5 juillet 1962 avaient résonné sur la coque du paquebot réquisitionné pour l'évacuation des Européens d'Algérie. L'indifférence publique avait longtemps signifié sa mort certaine, lui le harki pourchassé par ses propres voisins, ses propres frères et même son père. La main tendue, salvatrice, face au supplice à venir le laissait dans un état de prostration et d'adoration éperdue envers ce lieutenant, aussi brun que sa peau était mate.

Elle, sa mère, éteinte, assommée par les crachats, les insultes, accrochée à son chevalet, s'était posée, sur le pont à regarder s'éloigner les côtes de sa terre natale. Aucune larme ne s'échappait. Une complainte arabe, susurrée du bout des lèvres, se répétait sans cesse emportée par le vent chaud descendu depuis les

collines algéroises. Elle ne peindra plus, jamais, acceptant des maternités difficiles pour accoucher tardivement d'une ultime petite fille qui lui prendra sa vie - selon la version officielle racontée par son propre père – et ses derniers temps. Avec le deuil, le chevalet finira au fond d'une armoire, derrière des robes européennes, des photos, des portraits de famille parcourant les murs autrefois de la maison, désormais au rebut. Les racines ne seront jamais racontées ou évoquées, comme si rien n'avait existé. Le père se cloîtrera dans le silence trouble d'un passé interdit. Seule la République, nouveau sanctuaire familial, gardait le droit de citer.

Cette légende familiale nourrissait ses rêves, légalisait son existence. Sa famille appartenait à l'histoire, la grande, celle des héros et des personnages, et sa mère au monde des arts.

Leïla assouvit son imagination avec ce chevalet, cette survivance matérielle et des empreintes maternelles qui lentement s'effacent. L'objet est devenu l'ultime branche d'une épopée familiale effacée par un traumatisme algérien et colonial.

Elle commémore ainsi, chaque année, à la même date, en s'évadant de sa maison, de sa famille, de son couple, ce déracinement, pour se confondre avec cette absente et éprouver comme elle cette déchirure. Elle vit dans un rituel mutique le drame de sa mère et reprend le flambeau.

Son mari, Alain, ne sait rien de ce passé, si ce n'est quelques bribes décousues. Leurs conversations n'ont jamais tourné qu'autour d'une vie quotidienne et logistique. Elle se refuse à lui raconter son histoire, cette histoire, non par pudeur, mais parce qu'elle estime qu'il est trop lâche pour comprendre. Il suit, écoute les consignes, ne respire plus lorsqu'elle décide. Il tremble même depuis le premier jour.

Pourtant, au début, il l'a réconfortée de ses larmes inexpliquées, de sa noirceur nocturne, de ses appels à la figure fantomatique, cette maman inconnue par sa faute. Il était son rocher de Gibraltar. Elle s'amusait à grimper le long de ses bras fins, à dessiner le creux de ses côtes saillantes. Sa maigreur fragile l'attendrissait. Aujourd'hui, ce même corps masculin l'écœure.

Alain ne la touche plus, n'ose plus la désirer. Ses courbes le fascinent mais lui sont désormais interdites. Il partage un lit qui n'a de conjugal que le titre. Les deux oreillers brodés à leurs initiales sont déjà éloignés. Il sait qu'il la dégoûte autant que ce nom qu'elle a trop facilement accepté d'enfiler comme un pantalon trop serré qui se déchire et tombe en lambeaux.

Il est un étranger dans cette famille, un rejeté, un traître. Sa peau trop blanche, sa fadeur politique le discréditent lors de chaque repas dominical. Si le patriarche l'accepte à table, c'est uniquement parce qu'il a ce même goût pour la variété française. Il se sait haï par les frères, robustes et splendides hommes à la fierté mâle exacerbée.

Ces grands gaillards se moquent de lui, plaisantent de ses regards enamourés avec ses yeux gris embués. Sa virilité s'est échafaudée dans les jupes de sa mère, elle n'existe donc pas. Il n'est qu'une pièce rapportée, une moquette poisseuse sur le volant d'une voiture ringarde qu'il se refuse de changer. Alain se perd dans une nostalgie de tout, surtout du sud, lui, l'homme des plaines du Nord. Il rêve de bals populaires, de chansons françaises à chacun de ses départs introspectifs. Il se réfugie dans des artistes démodés, souvent morts. Leïla déteste. Il diffuse avec insistance, les mêmes duos qui ont bercé son adolescence. Alain Barrière et Annie Cordier, Stone et Charden sont ses idoles. Ses cheveux grisonnent, sa démarche se ralentit. La tempête maritale l'a vieilli prématurément.

Ce matin, il accompagne Leïla à la gare. Alain a obtenu ce droit, cet infime interstice dans cet abandon annuel.

Leurs deux filles ne resteront pas à la maison. Des mamans de substitution les attendent. Elles n'ignorent rien de ce qui se trame depuis les jours précédents. Elles en profitent pour s'accaparer leur mère, jusqu'à y incruster quelques mots écrits au feutre sur les paumes de ses mains. Elles ne pleurent jamais, ne s'indignent pas. Leur fée maternelle subjugue ces deux êtres qui ne demandent que quelques souvenirs de ce voyage en solitaire. Leur mère ne leur murmure jamais au revoir, ni même un mot qui évoque son absence. Elle part ainsi, délaissant ses deux enfants pour éviter les déchirements et incertitudes. Leïla aime ses filles par-dessus tout. Elle se révèle une mère farouche pour préserver sa progéniture. Sa tendresse déborde envers ses deux poupées métissées, mais sans jamais oublier qu'elle reste libre de toutes attaches.

La route depuis la maison se fait selon un timing parfaitement réglé. Le rituel ne déroge en rien. Le passage obligatoire par le cours Mirabeau, le détour par la librairie pour acheter un roman de Yasmina Khadra, d'Albert Camus ou de Romain Gary. Elle s'y rend seule sans qu'Alain puisse lui proposer un autre auteur. Il aimerait pourtant lui enseigner Fred Vargas, les polars qu'ils dévorent à longueur d'après-midi lorsqu'il quitte son lycée.

Enfin, avant sa disparition, elle glisse la lettre adressée à son galeriste, postée avec recommandé pour l'informer de sa nouvelle destination. Lui seul aura le droit de la contacter, ultime humiliation envers son époux.

Ils arrivent à la gare. Alain dépose sa femme à l'arrêt minute, lui délivre ses deux billets pour Paris puis Delft. Il extirpe la lourde valise du coffre de la vieille et parfaitement entretenue Renault 16 TX, leur première et unique voiture. Elle lui chuchote un remerciement furtif, l'effleure d'un baiser du bout des lèvres et prend la direction du quai sans se retourner. Lui, après être remonté

dans son antiquité, la regarde le plus longtemps possible, les mains figées sur le volant, tout en sachant qu'elle l'a déjà oublié.